

**UN GRAND BOUT DE TERRE
HUMIDE ET FARCEUR**

Fablier orchestré par **Jean Cagnard**
à Brassy en Morvan

avec

**Lucas Petitdidier, Alain Charbey,
Louisette Minois, Emmanuel Monnier,
Monique Lucazeau, Jeanne Waflard,
Paulette Lacour, Philippe Berte-Langereau,
Isabelle Paquin, Isabelle Chaput,
Bertrand Halm, Claire de Sédouy**

*Dans l'ordre de leur apparition
Celui du vent et de l'imagination
Ici l'ancre est jetée sur la page
Et le Morvan hissé sur la plage...*

Achevé d'imprimer en septembre 2008
Imprimerie Normalisée
58640 Varennes-Vauzelles

Dépôt légal septembre 2008

TéATR'ÉPROUVÈTe
L'Abbaye du Jouir
58800 Corbigny
www.theatreprouvette.fr
theatre.eprouvette@wanadoo.fr
03 86 20 05 17

ISBN 2-9526135-1-6

8 € pour ceux qui peuvent

Le *TéATR'ÉPROUVÈTe* a déjà proposé :
Alors ! On s'en brasse ? / l'Université des Bistrots
L'assiette du lundi
On a (bien) le temps !
Hé ! Patate !
Les Jardins d'Etonnants - Je suis cultivé je fais du potager
Une pièce dans l'Anguison
Les 80 ans de ma mère
Farid chante Hugo
La multiplication
Vol 1851
Un temps à deux pattes
32 + 32 = 2000 (et même plus !)
Création pour une ouverture vraie
Cul de Sac
...tous les détails sur www.theatreprouvette.fr

Exorde

« Voyez dans ce brouillard indécis, sans chemin apparent, tous les chemins permis. »

Gilles Clément (La Sagesse du jardinier)

Tricoter et en brasser...

Ce que nous appelons réalité me fait penser à ces vieux pulls que l'on décidait un jour après les avoir portés très longtemps, de détricoter, pour en tricoter d'autres .

Il en va de même des histoires à condition d'aiguillonner (donner des petits coups d'aiguilles) notre imaginaire. Car dans toutes les histoires, qu'elles s'habillent en roman, conte, nouvelle, récit, fable... le faux se construit à partir du vrai, disons du vécu. Imaginer, ce n'est qu'une autre façon d'organiser, de mettre en rapport ce qui est ou ce qui a été. Et contrairement aux pulls, dont la matière finit par s'user, le tricotage de l'imaginaire est infini et le plus souvent les histoires (imaginées) sont plus belles que la réalité.

Jean Cagnard et Ricardo Montserrat, écrivains et aiguillonners de leur état sont venus respectivement dans deux villages (Brassy et Gien-sur-Cure) pour tenter cela avec des habitants volontaires. Tenter de titiller les esprits pour montrer, tout simplement, qu'ici aussi, en Morvan, on sait le faire, qu'on sait s'imaginer autre, inventer d'autres relations, brasser ensemble les idées.*

En résumé, montrer qu'on sait à partir d'un vieux tricot dont est paré un territoire rural avec ses traditions, ses habitudes, en concevoir un autre qui ne lui va pas plus mal. Et cela à l'infini parce que nous avons tous cette capacité-là et que c'est bon de le savoir.

Eh ! oui, nous savons tricoter la réalité et même si nous ne le faisons plus ou peu, le fait de le savoir nous donne déjà l'impression d'avoir plus chaud.

Merci à tous ceux qui à Gien-sur-Cure et à Brassy ont bien voulu répondre à cette invitation à tricoter ensemble.

Jean Bojko

Pour le TéATr'éPROUVèTe

* Cette proposition s'inscrit dans le projet « *Alors ! On s'en brasse ? l'Université des Bistrots* » initiée par le TéATr'éPROUVèTe autour du thème imaginaire et réalité. Elle n'a pu prendre forme qu'avec le soutien du Conseil Général de la Nièvre, du Ministère de la Culture (DRAC Bourgogne), du Conseil Régional de Bourgogne, de l'Union Européenne (Leader+), des Espaces de Cultures Pays Nivernais Morvan, des communes de Corbigny, Gien-sur-Cure, Brassy, Talon, et des moines hu-mauristes de l'Abbaye du Jouir.

*« Le vent ne parle que du vent
Ce que tu lui as entendu dire était mensonge
Et le mensonge se trouve en toi. »*

Fernando Pessoa (*Le Gardeur de troupeaux*)

Toute ressemblance avec des personnes, des lieux, des faits ou des événements ayant existé ne serait que simple « gandouèze » affectueuse.

Les textes qui suivent appartiennent à ceux qui les ont imaginés et couchés sur le blanc de la page. Au lecteur de les réveiller ; et pourquoi pas à partir de là en imaginer d'autres, à l'infini...

Remerciements particuliers à Anne Daveau, Philippe Berte-Langereau et Jean-Paul Sêtre pour leur regard avisé.

*Photo couverture : Jean Bojko
Maquette : Claire de Sédouy*

UN GRAND BOUT DE TERRE HUMIDE ET FARCEUR

Le Morvan, tout le monde connaît mais peu de gens savent où il se trouve. Le nom est familier et l'endroit une énigme. Posez la question autour de vous, vous verrez. Le Morvan est d'une étrange texture dans les esprits, d'une étrange navigation. Vous même n'avez pas été plus brillant quand il s'est agi de l'installer dans la géographie, de le stabiliser. En vérité, il n'y a que les habitants pour savoir le situer, les natifs et les néos. Du moins si l'on suppose qu'il est naturellement admis une certaine science vis-à-vis de l'endroit où l'on habite sur terre. Il semble que le Morvan soit avant tout dans le sang, ensuite seulement dans le paysage.

Quand on enquête un peu, il se trouve que pour une majorité le Morvan se situe à l'est du pays : « Par là... »...Une approximation accompagnée en général d'un geste du bras plutôt large qui assassine quelques mouches à chaque fois sur son passage ; pour d'autres, plus intuitifs, c'est quand même plus au centre : « Par

là... » (mouvement du bras, mouches qui tombent) ; pour d'autres encore, nostalgiques, c'est franchement plus au nord, enfin au sud du nord pour être précis ; vous avez une frange qui l'emmène jusqu'en Bretagne, près de la forêt de Brocéliande ; une autre qui le précise entre Paris et Strasbourg selon une ligne ferroviaire ; des petits malins l'envoient dans le Gévaudan, près de la Bête ; des historiens dans le Vercors, par maquis interposé...

Notons que personne à ce jour n'a situé le Morvan hors de France, ni même en-dessous des Cévennes, qui est sa latitude la plus basse homologuée, de même qu'il n'est jamais parvenu de l'autre côté jusqu'en patrie anglaise. Si le Morvan est une savonnette dans l'esprit des gens, au moins ne sort-il pas de la baignoire ! C'est encourageant.

Il reste que l'expression « Par là... », accompagnée d'un geste du bras encyclopédique, d'un effet de manche disons, semble être la plus ample exactitude quand il s'agit de visualiser le Morvan. Et pleurons toutes ces mouches mortes sur l'autel de l'incertitude, pauvres bêtes, en nous réjouissant que ce ne fût point des vaches blanches.

Appartenant à trop d'endroits, le Morvan finit par n'être de nulle part. Mais c'est ainsi que l'on accède à l'élégance des mythes, n'est-ce pas, qui font de l'imagination populaire un terreau romanesque. Le Morvan fait ses révérences perpétuelles, comme pour défendre avant tout ses mystères ou pour s'en inventer. Un grand bout de terre humide et farceur !

Géologiquement, le Morvan, comme la Bretagne (tiens, tiens...) est essentiellement posé sur du granit et on sait combien cette roche, qui ne laisse pas passer l'eau (comme son camarade calcaire), sur laquelle l'eau glisse, a appris au fil des millénaires, au contact des ruissellements (pourquoi tant de pluie sinon ?) à flotter elle-même. L'eau la contourne comme une coque de bateau, procurant des idées concrètes de flottaison et c'est ainsi que de nos jours le Morvan navigue dans la géographie et l'imagination, forêts et champs, aussi aisément qu'un voilier dans la baie de Saint-Brieuc. Voilà pourquoi il est difficile de l'appréhender : on cherche un morceau de terre, un port, une île, que sais-je, quand il n'existe qu'un navire en mouvement.

Si tu veux aller dans le Morvan, achète-toi une carte routière. Et non pas une carte maritime, malgré ce qui vient d'être dit car tu risquerais d'en perdre tout à fait le sens de l'orientation ainsi que la raison. Dans cette carte, il y aura un trou : ta destination. Une carte trouée, ce n'est pas tout à fait ce que tu cherchais, il y a du foutage de gueule dans l'air ; tu n'as pas pris l'habitude d'acheter des trous... Mais bon, il faut quelquefois faire face à certaines réalités, fussent-elles ahurissantes et puis tu n'es pas contre une bonne petite expédition après tout (Indiana Jones l'a fait avant toi)... Ainsi par un beau matin frais tu prendras la route, une brume basse s'attardera sur le paysage, tu parcourras cinq ou six cents kilomètres

peut-être, tu auras chanté, tu auras sifflé, tu seras resté silencieux, tu regarderas le trou dans la carte, la brume basse t'accompagnera comme un chien à la chasse, tenace et haletant, puis tu entreras dans une série de courbes (les 40^{èmes} rugissants !), les unes plus serrées que les autres, dévorant lentement ta trajectoire sans que tu le comprennes vraiment et c'est ainsi que ta voiture, qui est une vieille compagne, ta voiture, qui tant t'accompagna en de folles odyssées par le passé, ta voiture, après un certain virage en épingle à cravate, brusquement, ta voiture se dématérialisera, tout simplement... Tu resteras le cul sur la route, le volant entre les mains et autour de toi un silence fantastique. Il y aura de grands arbres debout, de grands troncs couchés, des millions de tonnes de bois qui te regarderont silencieusement et tu penseras que tu rêves. Habillé pour la journée d'un grand courant d'air.

Mais tu sais bien que les rêves ne sont jamais aussi silencieux. Alors tu penseras : je suis arrivé. L'air autour de toi est si immobile que la réalité vient s'y fracasser et tu comprends que tu es dans un trou de mémoire. Chaque chose semble susceptible de disparaître à chaque instant parce que la mémoire s'empresse de la manger. Ici, ça dévore sec, et ça part directement dans l'estomac de l'Histoire. La mémoire va plus vite que le temps qui passe et ça efface le pays concrètement devant tes pieds. Ici, il y a de grands arbres et de grands troncs couchés, mais il y a surtout un grand trou devant tes pieds. Vert et épais.

Alors tu regardes dans tes mains et ce n'est plus un volant que tu tiens mais un gouvernail, et n'est-ce pas un léger tangage que tu sens remonter le long de tes jambes ? Oui, il devient incontestable que tu as pris la mer. Il devient incontestable dorénavant que de nouveaux mystères vont remplacer les anciens.

Chaque matin le même corbeau fait éclater le ciel de son cri de serrure et on entend l'aube pivoter lentement sur les charnières du calendrier ; puis le meuglement d'une vache ouvre les champs à la journée, la brume se lève dans le dernier geste que fait la nuit pour disparaître. La rencontre du ciel et de la terre forme à l'horizon une couture étincelante, le vert givré contre le gris métallisé sur l'échine d'une colline. C'est de cet endroit que le temps envoie ses animaux sur nous.

À présent, il y a d'autres croassements, d'autres meuglements, mais ceux-là mangent déjà de l'herbe et les petits nuages sucrés du soleil levant.

Le coq du village dort encore. Ce sera le dernier des animaux à se réveiller. Il est rentré très tard hier soir.

Si la pomme tombe du cerisier,
retourne te coucher

LE PORC MIGNON

Il était une fois, il y a bien longtemps, un petit village à l'orée d'une forêt, sur le flanc d'une colline. Il n'était ni plus joli, ni plus laid, ni plus grand, ni plus ensoleillé qu'un autre. Cependant on y croisait toujours des foules de gens, souvent chargés de paquets, qui paraissaient attendre quelque chose. Un étranger passant là par hasard se serait demandé quelle fête se préparait. Mais bien peu d'étrangers passaient au hasard, et les gens d'ici savaient bien que tout ce monde allait chez le Jojo.

Le Jojo se nommait en réalité Georges, mais depuis la mort de sa vieille mère, plus personne ne l'appelait ainsi. On disait dans le pays qu'il avait été « enfourné après les gouères », c'est-à-dire qu'il n'était pas bien bien cuit. Depuis son adolescence pourtant, le Jojo n'avait jamais manqué de rien, bien qu'on ne l'eût jamais vraiment vu travailler. Son secret – que tout le monde connaissait d'ailleurs – c'était qu'il possédait un cochon. Et pas n'importe quel cochon juste bon à finir en andouillettes...

Il l'avait gagné un soir de fête à Brassy. Le porcelet rose et couinant d'à peine dix kilos était le premier prix du concours annuel de course à reculons. Jojo venait d'avoir quinze ans, il était maigrelet mais agile, et avait devancé le Pierrot du Feuillon d'un demi-pied. Après avoir convenablement arrosé sa victoire, il était rentré chez sa mère avec son porcelet dans les bras. Comme il avait le vin gai, voire le vin affectueux, il parlait tout en marchant à l'oreille de son petit cochon, lui gazouillant toutes sortes de gentilleses. À force de zigzaguer entre les haies, la tête commença à lui tourner et son estomac se mit à protester des mauvais traitements qu'il venait de subir. Jojo expliqua à son porcelet « Houlà ! Mon ch'tit couessot, faut qu'j'alle dire bonjour au fossé... ». Il le posa au milieu du chemin et alla s'écrouler dans l'herbe du bas-côté. Il vida son excédent de boisson dans le ruisseau, puis pensant que ça irait mieux, essaya de se relever. Mais son ventre ne l'entendait pas de cette oreille, et le replaqua à terre. Le pauvre Jojo vomissait tout ce qu'il pouvait, et des spasmes le secouaient violemment.

Le porcelet, un peu perdu, s'approcha du gamin qui lui avait fait si aimable conversation, et chercha à se réchauffer contre lui. Il se faufila sous sa chemise du dimanche plus très fraîche et colla son groin humide à l'endroit de son estomac.

Soudainement les spasmes cessèrent, et le Jojo reprit le chemin cahin-caha, en gardant le cochonnet contre son ventre. Au matin la Lucienne, sa mère, le

trouva dans l'étable sur un tas de foin, endormi avec une énorme bedaine qui gonflait sa chemise. Elle s'approcha, et quand elle vit une queue en tire-bouchon surgir entre deux boutonnières elle poussa un cri qui réveilla les deux assoupis.

– Vindiou d'ours mon garçon, quequ't'arrive don' ?

– Hein !

– Grouïk ?

– Maman, r'garde, j'ai fait premier au concours, j'ai gagné un beau p'tit porc qu'est mignon comme tout et pis gentil en plus !

– C'est bien mon Georges, si tu l'engraisses ben y s'ra parfait pour la Noël.

Les mois passèrent et on ne voyait plus le Jojo sans son cochon, ni le cochon sans son Jojo. Il l'emmenait avec lui partout, dans la forêt, à la foire, dans les champs, à l'auberge, à la pêche... Si bien qu'à Noël quand sa mère se mit à aiguiser le grand couteau, le Jojo se mit à crier, à pleurer, à taper des pieds. Il se coucha sur le dos de son cochon en l'entourant de ses bras, de telle manière que la Lucienne ne pouvait plus égorger le porc sans couper en même temps un morceau de son fils. En désespoir de cause, elle décapita une pintade qui s'était imprudemment approchée, et le cochon obtint un sursis jusqu'à l'année suivante.

Le Jojo racontait à qui voulait l'entendre que son cochon était d'une intelligence hors du commun.

« L'est toujours plus malin qu'toi mon pauv' Jojo ! » plaisantaient les gens du village. Jojo, qui par bonheur n'était pas d'un naturel susceptible, ne leur répondait pas et repartait avec son porc en lui disant « Laissez'y causer mon mignon, on va y faire voir qui qu'c'est l'berdin... ».

Il n'était pas rare de les trouver en grande conversation, le Jojo tout au moins puisque le cochon n'était pas un bavard et se contentait d'écouter avec une attention qu'il n'est pas si fréquent de trouver chez les humains.

Au printemps suivant – le cochon de lait était donc devenu entre-temps un beau porc dans la force de l'âge – la mère de Jojo tomba malade. Elle était clouée au lit avec des maux de ventre terribles, comme s'il y avait des cailloux dedans. Ce n'était pas la première fois qu'elle souffrait d'une crise de gravelle ; trois ans auparavant elle avait failli y passer, et il lui avait fallu deux mois pour s'en remettre grâce aux remèdes du père Mirlot, le rebouteux de Montsauche. Hélas le père Mirlot un soir de beuverie l'an passé, peut-être bien le soir de la fête à Brassy d'ailleurs, avait confondu deux bocaux dans sa réserve de plantes séchées et s'était fait une bonne décoction de feuilles de digitale avant de se coucher. On l'avait retrouvé trois jours plus tard, tout raide dans son lit, avec encore son chapeau sur la tête.

Pour en revenir à la Lucienne, elle était donc au plus mal, et le Jojo ne savait pas comment la soula-

ger. Il lui préparait des tisanes de sauge, lui posait des compresses fraîches sur le front, mais cela ne suffisait pas à la guérir.

– Ah, mon p'tit Georges !... T'es pas trop malin mais t'es ben gentil... Comment qu'tu vas t'en sortir quand j'vais mourir ? Si seulement t'avais un père...

Un matin, le Jojo s'absenta un moment pendant que sa mère dormait pour aller demander conseil à la voisine, la Mauricette, qui était bien vieille, qui avait bien vécu, et qui connaissait bien des choses. Il dit à son cochon : « Toi mon mignon, tu restes là, tu gardes maman. Si ça va pas, tu viens me chercher. »

Quelques minutes plus tard la Lucienne eut une violente poussée de fièvre et se réveilla en plein délire, prenant le porc rose et attentif à son chevet pour son fils rajeuni de dix ans. « Mon tout p'tit, mon oison, mon mignon, viens donc faire un câlin à ta maman mon p'tit lapin, mon p'tit canard... ». Pendant qu'elle poursuivait sa litanie de sobriquets énamourés, le cochon s'approcha plus près, posa sa grosse tête sur le lit, renifla à gauche et à droite, et, enfin, faufila son groin sous la chemise de nuit trempée de sueur pour le poser sur le ventre dur et brûlant. Instantanément la fièvre commença à retomber, le ventre se détendit, la Lucienne reprit ses esprits, et Jojo rentra sur ces entrefaites.

– Maman, t'es réveillée ?

– Oui mon petit, j'me sens ben mieux aujourd'hui... Quequ' fait don là ton couessot ?... L'est curieux c'te bestiau, l'a posé son museau juste là où qu'j'avais

mal, et la douleur est partie toute seule...

Le Jojo fou de joie serra sa mère et son cochon successivement dans ses bras, et s'en fut raconter la bonne nouvelle à la Mauricette, en lui faisant jurer de n'en parler à personne, de peur que des jaloux ne viennent lui voler son cochon miraculeux. La Mauricette tint sa langue, elle n'en dit rien à personne, sauf à sa cousine Amélie à qui elle fit jurer le secret, qui elle-même le garda jusqu'à ce qu'elle en parle à son fils, l'Antoine, qui le souffla de son haleine avinée à l'oreille de tous les clients de l'auberge de Brassy, l'un après l'autre. C'est ainsi que de fil en aiguille le Germain, après une indigestion de champignons douteux, vint trouver le Jojo chez sa mère pour demander les bons soins de son porc. Après quelques négociations le Jojo emmena le Germain dans l'étable, le fit allonger sur un tas de foin, retrousser sa blouse, et amena le cochon. L'animal écouta comme d'habitude avec attention ce que lui disait son maître, mais ne semblait absolument pas intéressé par le malade, lequel commençait à s'impatienter.

– Bon alors, qu'est-ce qu'il attend ton bon dieu d'bestiau ? J'vais pas coucher là moi ! Si ça continue j'la r'prends ma bouteille de prune !

– Si t'y causes pas mieux y risque pas d'te soigner, c'est moi qui te l'dis ! rétorqua Jojo.

Germain ricana :

– J'vais quand même pas y dire : s'il te plait petit porc chéri, cher cochon mignon...

Il n'eut pas le temps de poursuivre, estomaqué

qu'il était de voir le cochon plaquer son gros groin sur son ventre qui cessa aussitôt de le faire souffrir.

Après cette mémorable expérience et quelques autres, le Jojo finit par comprendre que le cochon n'exerçait son mystérieux pouvoir guérisseur que lorsqu'on lui disait des mots gentils – surtout quand on l'affublait de petits noms ou de qualificatifs affectueux – et qu'il ne soignait que les maux de ventre

Sa réputation grandissant, de plus en plus de malades venus de plus en plus loin venaient voir le cochon miraculeux, aussi surnommé en riant « le porc mignon » en référence à son besoin de mots doux. Certains venaient même en charrette de la plaine au-delà des monts du Morvan, chargés de présents pour le « Jojo du Couessot ». Ils étaient bien un peu gênés de devoir dire des mots d'amour à cet affreux porc qui, gavé de friandises et enfermé toute la journée pour ses « consultations », était devenu énorme. Mais la guérison des maux était si spectaculaire qu'ils oubliaient bien vite ce moment de ridicule. D'autant plus qu'aucun autre rebouteux des environs n'était capable de soigner la gravelle, affection particulièrement tenace et douloureuse.

Le temps passant, le cochon au caractère autrefois si docile s'aigrit de plus en plus, et devint de plus en plus exigeant. Il n'était pas rare alors que ses « patients » dussent lui déclamer plusieurs minutes de mots doux avant qu'il ne daigne procéder à leur

guérison. Le Jojo avait beau être aux petits soins pour lui, l'animal restait irrémédiablement mélancolique. La seule chose qui semblait lui faire encore plaisir était qu'on lui chante sa chanson favorite :

*« Il était un petit cochon
Tout mignon blanc et rose
Il était un petit cochon
Chéri de sa Fanchon.
Il avait de jolis yeux bleus
Des oreilles soyeuses
Il avait de jolis yeux bleus
Des gestes gracieux. »*

Il était de bon ton d'omettre les couplets désobligeants ou trop cruels :

*« Malheureusement il aimait
Se rouler dans la fange
Malheureusement il aimait
Vivre comme un goret.
Et quand il fut devenu gras
Sa maîtresse chérie
Et quand il fut devenu gras
Prit un grand coutelas. »*

On passait alors directement à :

*« Devinant ses intentions
Lui qui n'était pas bête*

*Devinant ses intentions
Partit sans permission.
Il traversa les prés, les bois,
Les plaines et les rivières,
Il traversa les prés, les bois,
Courant toujours tout droit.
Enfin à force de courir
Il arriva en Inde
Enfin à force de courir
Il se vit accueillir.
Des milliers de petits cochons
Devant sa haute taille
Des milliers de petits cochons
Grognèrent d'admiration.
Alors il fut nommé le roi
Le roi des cochons d'Inde
Alors il fut nommé le roi
Des habillés de soies. »*

Ce récit d'aventure faisait rêver le cochon, qui lui n'était jamais allé plus loin que Montsauche ou Lormes, et toujours accompagné du Jojo, qui lui non plus n'avait jamais eu l'occasion d'aller voir ailleurs puisqu'il avait été réformé du service militaire.

Un soir que la lune était grosse, comme prête à enfanter, la Lise, qui habitait chez les châtelains de l'autre côté de la colline comme cuisinière, vint vers minuit cogner à la porte de Jojo. Il la lui ouvrit, tout ensommeillé.

– Jojo, amène ton couessot, c’est m’dame la châtelaine qu’est en couches, ça se passe mal, faut qu’tu viennes.

Jojo n’avait pas l’habitude d’organiser des consultations à domicile, mais bon, exceptionnellement, et avec la belle récompense promise par Monsieur... Il réveilla son cochon, le mit sur sa petite charrette, attela l’âne et prit le chemin à travers la forêt avec la Lise. Quand ils arrivèrent au château, le bébé était né, la mère dormait et le père fou de joie donna quand même à Jojo une belle poignée de pièces pour son déplacement.

Sur le chemin du retour, une laie sortant d’un buisson se trouva nez à nez avec l’attelage et s’enfuit dans l’obscurité du sous-bois. Jojo assoupi ne se réveilla pas et l’âne continua tranquillement de le ramener chez lui, mais le cochon, en revanche, émoustillé par cette rencontre inattendue, sauta de la charrette et disparut dans la nuit.

Le lendemain Jojo eut beau parcourir les bois en tous sens en appelant « mon porc mignon », « mon petit cochonnet », il ne le retrouva jamais. On raconte que le cochon vécut très longtemps dans cette forêt, et eut beaucoup de descendants. De nos jours encore il y a, paraît-il, des sangliers qui guérissent les maux de ventre dans les bois de la Gravelle, près du hameau qui a gardé le nom de Porcmignon en souvenir de ces temps miraculeux. Et si on y aperçoit parfois des gens qui s’y promènent en parlant seuls, c’est qu’ils leur disent des mots doux...

*Difficile de dire
Qui de l'arbre ou de moi
Regarde l'autre*

**Scie ton bois debout pour chauffer ton bagnou
Scie ton bois assis pour chauffer ton crassis
Scie ton bois couché pour chauffer ta louchée**

DE RAZOU À GOUVAULT

Dans la vallée au Sud de Brassy, au lieu-dit « Razou » -Seigneurie de Razou- mouvance du Comté de Château-Chinon et de la Baronnie de Lormes, Henry de Clamecy fonda un prieuré de Bénédictins au onzième siècle. Etait adjoint à ce prieuré un « moulin banal » construit sur la rivière « Chalaux » où les sujets devaient conduire leur fournée. Après plusieurs siècles d'activité, le moulin se prélassait dans son enceinte vieillissante.

Jean de Maigny, Seigneur de Razou, épris depuis des lustres de Charlotte-Félicité de Gouvault, dut s'incliner devant son frère aîné, Philibert qui, sans se soucier des sentiments de son cadet, demanda la main de la belle au père de celle-ci : François II de Borne de Gouvault qui la lui accorda sans aucune réticence, sa fille bien-aimée n'ayant pas caché ses attraits pour Philibert. Jean, mortifié, voua dès ce jour à son frère une haine féroce et se retira du monde quelque temps après que le mariage eut été célébré en grande pompe au chef-lieu de la commune. Un peu

plus tard, reprenant ses occupations et d'un naturel laborieux et imaginatif il conçut le projet de réanimer le moulin banal tombé en désuétude après l'épidémie de peste qui avait décimé une partie de la population, déjà malmenée par les tailles exorbitantes réclamées par Charles Le Téméraire, dont il ne soutenait pas l'action.

Ayant obtenu des sieurs Jean du Cagniaud et Edme du Vivier un texte dûment rédigé, sollicitant l'autorisation de redonner vie à ce moulin, il soumit alors son projet à son supérieur le baron de Vésigneux : chauffer gracieusement ses sujets avec les déchets de bois qui encombraient les nombreuses forêts morvandelles, savamment écrasés en résidus très fins, au moyen de la roue du moulin banal, créant ainsi de petits fagotins qu'il appela des « brassycotins ». L'esprit tout occupé par son projet, il se surprit à oublier le visage de la belle Charlotte-Félicité. N'étant pas très mondain de nature et peu attiré par les festivités données dans les comtés voisins, ne l'ayant pas revue depuis des lustres, il en avait du mal à dessiner son visage...

Après quelques mois, le moulin banal fut réhabilité, appelant la main-d'oeuvre nécessaire à son fonctionnement et son entretien. Tout le monde était ravi car cet hiver-là ayant été particulièrement rigoureux chaque foyer rayonnait de bien-être sans avoir à redonner au seigneur la moindre dîme. Les présents en nature : gibiers, volailles, fruits et légumes, affluaient chez Jean de Maigny, qui jouissait ainsi

sur son fief d'une grande adulation ; chaque sujet ne sachant comment témoigner sa reconnaissance et pour l'en remercier chacun s'ingéniant à entretenir de façon exemplaire les bois et terres qui leur avaient été confiés.

Conquis par une telle mansuétude, Guyot de Châlon, baron de Lormes, constatant de visu que les terres du seigneur de Razou étaient particulièrement florissantes, offrit en épousailles sa fille Antoinette à Jean de Maigny.

Celui-ci fut dans un premier temps surpris de cette proposition puis lors de la rencontre avec Antoinette de Châlon, sa décision fut prise aussitôt : la fille du baron de Lormes avait un visage de vierge italienne et un regard d'une telle bonté qu'il n'y resta pas insensible, oubliant complètement l'attrait qu'il avait eu pour Charlotte-Félicité de Gouvault.

À quelque temps de là, le suzerain des lieux, François-Marie de Mascrary, Comte de Brassy, se promenant sur son fief constata que ses sujets étaient fort aises d'avoir du chauffage à bon compte et s'en réjouit car c'était un homme juste et bon.

Philibert, jaloux de la suprématie dont bénéficiait son frère Jean, cherchait en vain à faire lui aussi quelque éclat qui pût lui être favorable. Il fit une nuit un songe étrange. Sur la majeure partie de ses terres se prélassait la rivière « Le Chalaux » ; en rêve il vit d'énormes truites et gardons exubérants déferler dans les eaux claires, sauter au-dessus de l'onde, et voler jusqu'aux arbres. Il fut très surpris de ces images et

prenant ce songe comme un présage il se mit à étudier cette rivière durant toute une saison. Soudain, une idée jaillit : il fit édifier digues, retenues, réserves, afin de récupérer aisément les poissons si nombreux et de les proposer gracieusement à ses serfs. Il demanda l'approbation de son projet au baron de Vésigneux dont il dépendait, qui lui accorda sans restriction, trouvant son idée magnifique. Alors chaque jour, dans un ordre méticuleusement établi, tous les vassaux défilèrent pour prendre leur ration équitablement calculée, selon l'importance du foyer, afin de limiter les heurts entre les sujets.

Quelques années passèrent et tout le monde vivait dans une ambiance on ne peut plus fraternelle.

Le comte de Brassy, en visite habituelle, dut constater qu'il était à la tête d'un fief particulièrement riche et envié de tous ses voisins en Bourgogne. Il eut alors une révélation ; de son naturel très fin limier, et voulant rapprocher, dans son propre intérêt, les frères ennemis, en les remerciant à sa façon, il les convoqua tous les deux, le même jour, à la même heure en son château de Razou.

Grande fut la surprise de Philibert et de Jean de se retrouver face à face après plusieurs années à s'éviter. Ils revirent en un instant les années écoulées, Jean n'ayant pas eu l'opportunité ou la volonté d'expliquer à Philibert combien il avait été profondément offensé ; quant à Philibert, réalisant son bonheur, il n'avait pas mesuré le désastre causé. Ces deux-là vivaient sous le joug serré du ressentiment et de la négligence.

François-Marie de Mascrary leur tint ce langage :
... « Voulant vous donner les preuves de mon amitié et, par delà, vous procurer autant d'avantages qu'il est possible en remerciement des bienfaits prodigués sur toutes mes terres par vos initiatives respectives, j'érige Gouvault et Razou en fief noble, transmettant à vos descendants, mâles et femelles les droits de pêche et de chasse avec moyenne et basse justice à perpétuité, à vous deux de bien vous entendre pour gérer ces faveurs en bonne intelligence comme vous le faites actuellement sur vos terres respectives.

Il va de soi que je me réserve le droit de haute justice, veillant moi-même à ce que toute intégrité soit respectée afin que tout le fief dont dépend Brassy continue à vivre en bonne et douce quiétude.

Si lors des semailles prochaines, mes décisions sont respectées, je solliciterai, auprès de notre Monarque, Louis XI, la suprême récompense qui vous fera, l'un et l'autre, chevaliers, ainsi que vos descendants » .

Après leur entrevue avec François-Marie de Mascrary, Jean et Philibert s'interrogèrent longuement sur leurs positions respectives et conclurent qu'ils n'auraient pas dû laisser le temps s'interposer entre eux. La proposition qui leur était faite les força à se rencontrer et après maints échanges, quelquefois houleux, ils convinrent d'un peu de paix : les propos du Seigneur ne leur laissaient de toute façon pas le choix, et leur réconciliation fit en sorte que Brassy devint le plus beau et agréable comté de Bourgogne.

C'est pourquoi, aujourd'hui, lorsque vous vous

promenez en parcourant les alentours de Brassy, arrêtez-vous un moment à l'ouest, au lieu-dit « Le Vivier » : vous pourrez voir la rivière « Le Chaux » aménagée en petits parcs de pêche, comblant les amateurs de truites, où l'on vient de partout, moyennant quelques euros, pêcher soi-même son poisson... Ainsi s'est réalisé le vœu de Guyot de Châlon et François II de Borne de Gouvault, qui en humanistes experts, ont joué sur la rivalité de deux frères pour procurer du bien-être aux morvandiaux de l'époque, tout en servant leurs intérêts...

Du moulin banal ne subsistent que quelques ruines, mais son histoire a fait école : quand vous traversez le hameau de « Remoillon » sur la commune de Corancy, une entreprise fabrique actuellement de petits fagotins, assemblés en bûchettes et qui partent par camions vers la capitale et les grandes villes, pour alimenter les foyers et cheminées des citadins...

La pluie
Où est la pluie ?
On m'a tant parlé de la pluie

Si tes bottes sont pleines d'eau,
agrandis ton chapeau (1)

Quand pleut des oiseaux, s'en vient le bout de l'eau

LE PÈRE VIPÈRE

Il fait nuit, une ombre traverse le village... Les rideaux s'écartent lorsque le Père Vipère passe dans les ruelles sombres couvert de sa grande cape ! Il n'est pas méchant ! Il est juste impressionnant ! Nous sommes en 1885...

Tout le monde le connaît, c'est le guérisseur du village. Il ramasse des vipères... et avec un mélange de venin et de plantes dont lui seul connaît les décoctions, il fait des remèdes miracle ! Des mélanges vraiment bizarres ! Mais ça marche ! Et ça guérit ! Chez lui, c'est sombre, ça sent de drôles d'odeurs ! Et puis, il garde son grand chapeau noir sur sa tête, même dans sa maison !

Dans cette grande pièce mal éclairée, il y a des étagères avec des bocalaux... où sont enfermés les serpents entortillés baignant dans un bouillon d'herbes médicinales. Quand il reçoit les gens chez lui, personne ne se sent bien rassuré, et on n'y vient jamais qu'à la dernière extrémité. Mais dès qu'il parle, on

entend une voix de ténor... très douce... très tendre... Yeux plissés, il pose ses mains sur la tête de la personne, il transmet son fluide.

La semaine dernière, la petite Marie est tombée dans une bassine d'eau bouillante. La petite hurlait et ne voulait pas voir le Père Vipère, qui lui paraissait pire que ses brûlures ! Ses parents l'ont pourtant appelé et sans toucher l'enfant, avec des gestes précis, le grand homme sombre s'est mis à prier. Petite Marie s'est calmée, bientôt détendue. Deux jours de suite, ses parents prirent le chemin de la maison du guérisseur et Petite Marie fut guérie.

Malgré ses bienfaits, tout le monde le craint, et beaucoup l'évitent. C'est un solitaire, et si certains, au village, ont bien essayé de lui soutirer ses secrets... c'est peine perdue... Il guérit les gens gratuitement, et aussi les animaux. Parfois on lui donne des œufs ou de la salade, pour le remercier, car il ne veut jamais d'argent.

Un jour, quelqu'un dit : « Z'avez pas vu le Père Vipère par hasard ? Ma vache ne veut pas laisser téter son veau » !

Mais personne n'a vu le Père Vipère. Au bout de trois jours, le village commença à s'inquiéter et on prévint Monsieur Le Maire qui se rendit à la maison de l'intéressé et disparu. Comme la porte n'était jamais fermée à clé, il entra... accueilli par un vieux chat maigre et pelé. Le maire appela : « Hé ! Père

Vipère !... Père Vipère !!! Vous êtes là ?...» Aucune réponse... Une fenêtre entrouverte laissait la bise hivernale chanter. Un frisson parcourut le maire qui évitait du regard les étagères. Il considéra l'échelle de meunier, appuyée au mur. Il monta au grenier... Mais rien ! Rien que du foin et quelques souris qui se cachèrent à son arrivée.

Ressortant de la maison, le maire déclara : « Va falloir prévenir la maréchaussée ! » On organisa une battue... Les gendarmes, les villageois, tout le monde s'y mit... Jusqu'au moment où un petit garçon dit :

– Pourquoi vous cherchez dans cette direction ? Pourquoi vous n'allez pas vers le bois ? Cet été en jouant à cache-cache, j'ai failli tomber dans un grand trou près de la rivière...

– Un trou profond ? demande un gendarme.

– Je ne sais pas, répond l'enfant. Tout ce que je sais, c'est que c'est vers l'ancien lavoir... là où les pierres sont mal posées. J'ai souvent croisé le Père Vipère et je l'ai vu s'asseoir dans le coin.

– Faites attention à cet endroit ! s'écrie la vieille Jeanne. Il est maudit ! Mes grands-parents m'interdisaient d'aller là-bas ! Des esprits maléfiques rôdent dans le puits !

– Un puits ? s'étonne le maire. Quel puits ?

– Un puits comme un puits pardi ! confirme Jeanne.

Les gendarmes munis de bottes, de perches, pas à pas sondèrent le terrain. La nuit vint. Les recherches ne donnèrent rien. Pas de puits en vue.

Le maire de son côté consulta les anciens cadastres, mais dans cet endroit marécageux, rien ne spécifiait la marque d'un puits. Les recherches reprirent... et le troisième jour, en fin de matinée, un gendarme plus audacieux que les autres s'avança hasardement et soudain, la perche qu'il tenait s'enfonça d'un coup dans le sol.

« Oh ! La ! La ! Où vais-je ? » s'écria-t-il «... Eh ! Oh ! Vous autres ! Venez par ici ! Mais doucement ! Ça enfonce ! »

Aidé de ses collègues, munis de perches, ils finirent par dégager l'endroit et l'entrée du puits. Lorsqu'ils se penchèrent, il virent flotter une forme à la surface de l'eau... le chapeau.

On finit par extraire le corps du Père Vipère.

Un office religieux fut donné. Dans l'église, une dame devait chanter quelques cantiques. Mais sa voix resta muette... L'harmonium se taisait... Par contre, le vent soufflait et donnait ses notes... On aurait dit un oratorio, entrant sous les portes... sifflant, gémissant, chantant sa plainte !

L'enterrement achevé, chacun rentra chez soi, en silence et halluciné.

L'endroit où fut retrouvé le Père Vipère fut restauré, aménagé. Le vieux lavoir et le puits furent reconstruits ; depuis, le lit de la rivière s'étire dans les pâturages. À la tombée de la nuit, on entend toujours le vent chanter, certains disent voir des elfes danser autour du puits et du lavoir. Quant à l'église, le vent

donne son concert sous les vieilles portes, mais ce qui est le plus curieux... c'est ce gros cierge pascal que l'on doit souffler après les offices du dimanche, mais dont la flamme refuse de s'éteindre... et le cierge ne fond jamais !!!

Pâques, le bon vieux Louis donne à manger à ses moutons. Ah ! Ce défaut qu'il a, ce vieux Louis ! C'est de fumer la pipe ! A-t-on idée de fumer là où il y a du foin ! La pipe posée sur un vieux tonneau de cidre, quelques cendres rouges tombent sur le foin... Le temps qu'il se retourne, il y a déjà des flammèches qui montent !

« Oh ! De l'eau ! De l'eau ! Vite de l'eau ! » s'écrie le vieux en levant les bras devant les flammes qui lèchent le tonneau. Il revient avec des bassines d'eau, suivi du brave Jean avec des seaux. Mais lorsqu'ils entrent dans la bergerie... plus de flammes... plus de feu... Mais plus de pipe non plus !

Qui rôde en ces lieux dans le village ?

Bizarre ! Non ?

*Tiens, revoilà un arbre seul
Certainement un vieux mâle
À l'approche de la mort, il y a une élégance à
s'écarter de ses congénères
Celui-là arrive près du cimetière
Il va s'allonger près des hommes, ou sur les
hommes, parmi les hommes
Toute sa vie il a fait du feu avec les humains et
il vient pour une fois se réchauffer contre eux*

La vie est dure, la mort est sûre

Qui ouvre ses oreilles n'entend pas que le vent